

Le vieux fumeur

Ce brave homme a bourré sa pipe. Il l'a bourrée avec conscience, avec onction. C'est évidemment là un des actes importants de sa vie. Le bûcher dressé, il va y mettre le feu. Grave opération, dont le vulgaire saisirait difficilement l'influence sur toute une journée de travail ou de plaisir. Vous croyez peut-être qu'on allume une pipe tout simplement comme un canon ou un incendie ? Détrompez-vous. Il y a mille nuances à observer, suivant la dimension de la pipe, sa profondeur, le plus ou moins de fraîcheur du tabac, la substance du récipient, que sais-je ? Une pipe d'écume ne s'allume pas comme une pipe en terre, et le procédé change encore avec celles qui sont en bois. C'est toute une étude que de bien allumer. Je ne sais plus quel humoriste prétend qu'on *naît* poète... et rôtisseur. Je gagerais qu'on *naît* aussi allumeur de pipes.

Loin de moi la pensée d'effrayer mes lectrices en essayant de réhabiliter cet engin funeste que Giboyer jurait de ne plus mener dans le monde. Mais il faut bien dire, pour rendre hommage à la vérité, que la pipe est l'amie du solitaire. Demandez aux pauvres vieux, qui n'ont ni foyer ni famille ; demandez à ce pauvre diable de cantonnier qui peine sur la route. Demandez aux invalides rêvant sur leur banc dans la promenade solitaire. La fumée qui s'échappe du fourneau est le véhicule léger qui berce dans ses bleuâtres vapeurs les souvenirs du passé. Et l'on comprend que notre vieux fumeur, qui est peut-être, lui aussi, un isolé, mette tant de soin à allumer sa pipe, dans laquelle il trouvera peut-être un souvenir vivant des gaietés de sa jeunesse. TADDÉE.

L'ouverture de la chasse

Avec quel air fier et superbe Marmione rapporte le premier lièvre de l'ouverture !

Que les malheureux qui critiquent la chasse, regardent un instant cette belle créature, qui a des quartiers de noblesse comme un baron allemand dont la généalogie est inscrite au Stud-Book d'Angleterre, et qui cependant, modeste, est le meilleur serviteur et l'ami le plus dévoué du chasseur, fût-il un rustre, s'il a le fusil heureux.

Certes, Marmione a reçu une brillante éducation, son dressage est parfait ; mais, bête de race, elle dépitait déjà et tombait en arrêt dès qu'elle put suivre son maître, méritant ainsi ses premières caresses ; et aujourd'hui, au retour de la chasse, quand le garde étale sur la pelouse, devant le château, le gibier de poil et de plume dont l'effet nous rappelle les tableaux de Monginot et le vers de Musset :

Car, après la bataille, je pense à tous mes morts,

Marmione a le droit de passer devant ce monceau de cadavres et de dire : Je suis de moitié dans la victoire.

Restauration de l'église Saint-Front de Périgueux

L'église Saint-Front a été construite d'après M. de Verneilh, à qui nous devons une étude spéciale sur les églises à coupoles en France, à la fin du dixième et au commencement du onzième siècle.

Des colonies vénitiennes se fondaient alors en grand nombre dans le centre de la France et apportaient avec elles les arts et le goût de leur pays. L'église Saint-Marc de Venise, dont la fondation date de 977, se construisait depuis peu de temps et chacun en racontait les merveilles. Les artistes français excités par ces récits et renseignés par les voyageurs, devaient chercher à faire aussi de leur côté des monuments du même genre lorsque l'évêque Frotaire, tout puissant alors en Périgord, voulut donner plus de grandeur à son église latine primitive, et faire en l'agrandissant le monument le plus beau du pays.

Ces constructions voûtées en forme de coupoles, inconnues jusqu'à ce jour en France, furent prises comme modèle. De là les rapports évidents du plan de l'église Saint-Front avec celui de Saint-Marc de Venise, imité lui-même de Sainte-Sophie de Constantinople.

C'est environ vers 984, que l'évêque Frotaire fit commencer les travaux de son église nouvelle, dont le plan, suivant les traditions byzantines, a la forme d'une croix grecque.

D'énormes piliers s'élevaient en formant des arcs pour soutenir cinq admirables coupoles de pierre. Elles sont illuminées intérieurement par de longues fenêtres pratiquées dans les murailles qui remplissent les arcades. Extérieurement, ces murs sont terminés par un entablement orné de consoles et couronnés de frontons. Les cinq coupoles munies de clochetons élégants dominent tout l'édifice. Malgré les soins de l'évêque, l'argent manquait peut-être pour l'achèvement de si grands travaux, mais nous voyons qu'en l'an 1,000, la comtesse Emma de Périgord, mère de l'évêque Martin, bâtit l'abside de l'église, la chapelle Saint-André.

Depuis quelques années, la restauration complète de Saint-Front a commencé ; les façades latérales, les voûtes sont habilement restaurées et ont repris leur

ancien aspect. La ville de Périgueux, déjà charmante par sa situation pittoresque est singulièrement embellie par son église aux coupoles orientales. Ses clochetons se découpent sur le ciel comme autant de minarets.

M. Abadie, architecte des édifices diocésains, a été chargé de cette restauration et, depuis quelques mois, il nous a été permis de contempler dans toute sa splendeur l'intérieur de ce curieux monument. L'église tout entière, en forme de croix grecque, est ouverte au public.

Le carrelage de l'église, le maître-autel, sont encore à terminer ; il en est de même pour l'antique clocher.

Sa base, à demi cachée par d'anciennes maisons de la ville, est voilée aux yeux du public ; les parties élevées seules, malheureusement, bien ruinées, peuvent être vues. La restauration est projetée et bientôt, nous devons l'espérer, les artistes pourront étudier dans leur ensemble toutes les parties de ce temple des anciens âges, unique en son genre dans notre pays.

ALBERT TISSANDIER.

LES BOUTS DE L'AN DE LA GUERRE

BATAILLE DE CHAMPIGNY

Ce petit homme qui, dans ses petites jambes, trotte sur la chaussée qui va de Chennevières à Champigny, c'est un rédacteur de l'*Illustration*, de Stuttgart. Portant lunettes d'or, barbe de silène et chapeau de feutre aux ailes éployées, il représente bien le type de ces reporters bourrus qu'on rencontre partout en Allemagne.

Une petite troupe arrive vers lui. Les hommes paraissent tout petits, puis ils grandissent. Sont-ce des Français ? Sont-ce des Allemands ? Ouais ! ce sont des Français : képi rouge, pantalon rouge ; le doute n'est pas permis. Cependant, quelque chose reluit comme des casques dans ce petit tas d'hommes.

Le cortège se rapproche. Il n'est plus qu'à la distance de la toile de fond du théâtre de Stuttgart. Parbleu ! ce sont des prisonniers.

A ce moment, une batterie française, qui avait jusqu'alors dédaigné le parapluie de notre confrère, ouvre le feu sur les casques de ses compatriotes. Tout le monde se précipite dans un fossé. Le reporter a pour voisin le sergent commandant le convoi.

— Ça chauffe là-bas, lui dit-il, pour entamer la conversation.

— Triste ! Triste ! répond le sergent.

— Cela va mal ?

— Mal ! bien mal ! Ce matin, à sept heures, nous sommes élançés sur cette chaussée ; mais à peine étions-nous à mi-chemin de Champigny, que les balles nous sifflaient aux oreilles, de tous côtés. Et pourtant nous ne voyions pas les Français. Ils tiraient des maisons, des enclos, des tranchées. C'était un rideau de feu devant nous, sans compter le tir des avant-postes, sur la rive droite de la Marne. Mais tout cela n'était rien à côté de ce qui nous attendait à l'entrée du village. Là, il nous sembla que l'enfer nous vomissait la mort à la figure. Cependant la barricade fut prise. Mais à quel prix ! Nous avons, pour notre part, perdu la moitié de notre bataillon et tous nos officiers.

Les deux comtes Taube—les fils du ministre—sont tombés à côté de moi, sous la même décharge. L'aîné, volontaire d'un an, n'était que blessé ; le second, enseigne, a été tué raide. C'était, je vous l'assure, un bien triste spectacle.

La batterie française se trouvant occupée sur un autre point, on suivit le fossé pour regagner Chennevières. Le soir, le rédacteur de Stuttgart écrivit une longue lettre à son journal dans laquelle il déclarait que les Français envoient leurs obus à une distance colossale.

Prenons maintenant à une source plus sérieuse le récit de la bataille du 2 décembre. Il est du capitaine Niemann, un écrivain impartial.

« Vers six heures du matin, dit-il, une colonne saxonne, composée de deux bataillons du 107^e, de trois bataillons du 104^e, et de quatre compagnies de pionniers, surprit les Français à Bry, tandis que de la brigade wurtembergeoise de Reitzenstein, également servie par l'obscurité, s'emparait de Champigny. Cette dernière était soutenue par un bataillon du 49^e régiment prussien. A huit heures, les chances, sur les deux points, étaient en notre faveur.

« Mais aussitôt que le jour parut, les forts et les redoutes, ainsi que les batteries volantes et les mitrailleuses établies sur la rive droite de la Marne, ouvrirent et croisèrent leurs feux sur les positions des Allemands, ainsi que sur les routes que devaient suivre les réserves. Puis l'infanterie attaqua vigoureusement. Après un combat acharné, elle parvint à rétablir les chances en faveur des Français, bien que, pour défendre Champigny, des troupes fraîches du 2^e corps fussent accourues au secours des Wurtembergeois. A Bry, 400 Saxons furent faits prisonniers. Tous les efforts des Français se portèrent dès lors, sur Villiers. A Noisy-le-Grand, une batterie fixe fut contrainte de cesser le feu. La situation était mauvaise.

C'est alors que le général Fransecky, commandant le 2^e corps, réunit 50,000 hommes pour effectuer un mouvement tournant, que la nature du terrain faisant face à la presqu'île, où l'ennemi se trouvait massé, rendait possible.

« Pour atteindre ce but, la 3^{me} division, avec l'artillerie du deuxième corps, se porta au centre, la 7^{me} brigade renforça l'aile droite, et la 8^{me} brigade se tint en réserve avec une brigade du sixième corps, à Chennevières.

« Alors s'engagea une bataille sanglante, à la suite de laquelle l'ennemi plia. Mais nos succès ne furent que partiels, à Champigny, à Villiers, à Cœuilly. D'autre part, les Français conservaient Bry et les hauteurs avoisinantes. La nuit mit fin au combat. »

Plus qu'en aucune autre bataille, le sang avait coulé, ces jours froids de décembre.

Victorieux, nous repassâmes la Marne.

En Allemagne, on fêta cette retraite.

Seulement, un journal ne put s'empêcher d'inscrire au bas de sa première page, encadrée de lauriers :

Lieb Vaterland, du verlanst viel !

Ce qui peut se traduire par :

Chère patrie, nous t'aimons bien, mais nous trouvons que tu nous coûtes un peu cher !

FRIDOLIN.

DE TOUT UN PEU

En affaires d'argent, dit un avare, il faut traiter les étrangers comme s'ils étaient des parents.

En chemin de fer :

Premier passager.—Vous savez le drapeau rouge indique le danger.

Second passager.—Oui, surtout si vous l'agitez devant un taureau qui manque d'éducation.

ÉPIQUE À UN RONFLEUR

A mon ami D. . . .

O toi dont le souffle puissant,
Unit à la grâce d'Éole,
La sonorité moins frivole,
De Jupiter, le dieu tonnant ;

Par quels étonnants procédés,
Les tendres sons de la musette,
Ou les éclats de la trompette
Peuvent-ils sortir de ton nez ?

Ainsi les murs de Jéricho,
Succomberaient sous ton haleine ;
Et tu sais folâtrer sans peine,
Avec la douce Nymphé Echo !

Le son tantôt grave et touchant,
Les gammes variées de l'orgue,
Tout cela, je le dis sans morgue,
Existe dans ton instrument.

Mais rien n'est complet ici-bas :
Ces notes fantasques, étranges,
Ce concert à ravir les anges,
Hélas, tu ne les entends pas ! . . .

NAVIRE.

Le télégraphe signale un article à sensation publié par le *Moniteur Universel*. Ce journal signifie aux Américains qu'ils feront aussi bien de ne pas trop s'immiscer dans l'affaire de Madagascar, qui ne les regarde pas du tout, et leur rappelle que la France a assez de cuirassés, d'ailleurs, pour bloquer en un tour de main tous leurs ports, en cas de conduite trop malséante de leur part.

Ce langage est expressif. Mais les Français devraient savoir depuis longtemps que les sympathies américaines sont invariablement avec les ennemis de la France en cas de guerre.

Chacun sait combien l'on emploie volontiers l'expression : *je m'en vais*, lorsque l'on souffre de quelque malaise qu'on ne sait trop comment définir et qui n'en est pas moins douloureux.—Voici à ce sujet une petite anecdote qui a le mérite d'être authentique : Une jeune femme, se sentant malade pendant la nuit, dit tout à coup à son mari qui sommeillait :

« Mon cher Emile, je ne sais ce que j'ai, je sens que je m'en vais ! »—Attends, je t'en prie jusqu'à demain, lui répond ce dernier, ne te trouves-tu pas bien avec moi ? . . .

L'épouse, remise de son indisposition, sourit, mais les paroles qu'elle venait d'entendre n'étaient pas tombées dans l'oubli. Quelques jours plus tard, le mari, indisposé à son tour, se plaignait amèrement : « Oh ! que je me sens mal : je crois que je m'en vais ! »—Eh bien ! mets tes souliers, et surtout n'oublie pas ton parapluie, lui fit son épouse.

Le pauvre homme fut à son tour guéri de s'en aller si facilement et surtout dans de pareilles conditions.